

ALAIN DARRAS

ADOLESCENCES
MEURTRIES



EDILIVRE

Avertissement

Ceci est un roman, Jean-Pierre est le fruit de mon imagination. Si la carrière du narrateur ressemble étrangement à la mienne, toute ressemblance des personnages de ce livre avec des personnes ayant réellement existé serait une malheureuse coïncidence.

Introduction

Je ne crois ni à Dieu ni à Diable, pas plus qu'en une vie après le trépas, malgré cela, c'est tout d'abord à toi que je m'adresse, Jean-Pierre comme si tu pouvais encore m'entendre.

Dans cette banlieue, au sud de l'agglomération lilloise, les hasards conjugués d'une route barrée, d'une déviation mal signalée, et probablement aussi d'un instant de distraction, m'ont fait passer devant le petit cimetière où, selon la formule consacrée, tu reposes en paix désormais.

Il ne faisait pas réellement un temps gris, triste, comme le veut la tradition en littérature pour les visites en ces lieux de recueillement ; au contraire, un soleil triomphant régnait sur un ciel sans nuages et inhabituellement bleu pour notre région du Nord de la France. C'est en longeant ce vieux mur de briques et en passant devant cette grille grande ouverte, que les souvenirs m'ont soudain assailli.

Ce jour là, mon emploi du temps n'était pas très

chargé, aussi je me suis arrêté, comme poussé par une force invisible. Cette force semblait provenir de ce passé pourtant maintenant lointain, que je ne parviens toujours pas à oublier, je ne sais d'ailleurs pas si je veux réellement l'oublier.

Il n'y avait décidément rien de vraiment littéraire dans ce petit cimetière de la banlieue lilloise, pas de vent dans les grands peupliers jaunissant, pas de petite vieille explorée, tout de noir vêtue, penchée sur une tombe.

Pour faire mentir l'expression – il n'y avait pas un chat – le seul être vivant était un matou famélique, dont le pelage n'était pas noir mais plutôt fauve, blanc et roux. Cette présence inhabituelle semblait incongrue en ces lieux de recueillement, il poursuivait allègrement et consciencieusement les toutes premières feuilles mortes.

Dérangé dans ses activités ludiques, Félix déguerpit précipitamment à mon approche solitaire, pourtant silencieuse, non sans m'avoir jeté un regard résolument réprobateur.

Il faisait une telle clarté et une telle douceur, en cette heure du début d'après-midi, que l'endroit paraissait anachroniquement gai avec ces fleurs qui, çà et là, atténuaient la grisaille des sépultures par des taches multicolores.

J'ai essayé de me souvenir de l'endroit où l'on t'avait déposé, il y a maintenant vingt et une années... un petit coin isolé où personne n'allait jamais, une

dalle en ciment, hâtivement posée, où ton nom n'était même pas inscrit, un vieux mur en briques, délabré colonisé anarchiquement par quelques herbes folles...

J'ai longuement déambulé dans ces lieux calmes, je n'ai rien retrouvé de tout cela : le vieux mur avait disparu suite à des travaux d'agrandissement pour faire de la place à de nouveaux arrivants car c'est un endroit où il y a plus d'arrivées que de départs.

Grâce à quelques repères, j'ai finalement retrouvé approximativement l'endroit dont je me souvenais, mais il me semblait moins isolé que dans mes souvenirs, mieux entretenu, les herbes folles avaient également disparu.

De toi nulle trace, la dalle en ciment de mes souvenirs, sur laquelle on devait graver ton nom, n'existait plus, comme si toi-même, tu n'avais jamais existé. C'était peut-être là ta dernière fugue, ton dernier bras d'honneur.

Mais qui s'en soucie désormais, J'ai l'impression que tu n'as jamais vécu, que personne ne se souvient de ce que tu étais, de l'enfant et de l'adolescent que j'ai connu. Ce jeune être en souffrance qui avait tellement marqué ma carrière que mon estomac (ou ma conscience) se serrait encore quand je pensais à lui.

Je trouvais bien quelques pierres tombales anonymes. Sans doute avais-tu rencontré là quelques compagnons d'infortune, quelques soldats inconnus d'une autre guerre des rues ou des banlieues, dans lesquelles il n'y a ni gloire ni armistice. Je pris

rapidement la décision d'arrêter là mes recherches et de ne pas m'éterniser (jeu de mot involontaire) dans cet endroit.

Cette idée de dernière fugue, comme si, d'outre tombe, tu nous faisais, de cette façon, un ultime pied de nez, m'a fait involontairement sourire en regagnant mon véhicule. C'est sur le chemin qui me ramenait vers les vivants que j'ai décidé de faire connaître ces lignes que tu n'avais écrites que pour toi.

Il avait fallu que je retrouve ce vieux cahier d'écolier chiffonné et jauni où tu te racontais pour que je te comprenne mieux. J'y avais retrouvé ton écriture mal assurée, hésitante, les fautes d'orthographe que je ne parvenais pas à te faire corriger, ton style simple et direct, les révoltes impuissantes et les émerveillements caractéristiques de l'enfant que tu es resté jusqu'au bout, jusqu'à ce jour de printemps où tu as fait les gros titres des faits divers des journaux régionaux.

Il y a donc bien longtemps maintenant, lorsque tu es arrivé, tu avais alors treize ans, tu ne semblais pas très bien comprendre ce qu'il t'arrivait.

Il y avait quelques heures qu'un éducateur était allé te chercher au foyer des enfants de Valenciennes, suite à une décision du juge des enfants qui venait de prononcer ton placement en mesure d'urgence. Quelques heures seulement et tu portais déjà l'uniforme des gosses du centre, le blue-jean, la

chemise de laine et les inélégantes chaussures, compromis peu harmonieux entre des chaussures de travail et de sport.

Malgré cet accoutrement institutionnel et obligatoire, tu étais encore différent des autres, tu gardais dans les yeux cette étincelle malicieuse, ce regard rempli d'interrogations muettes et d'espoir mêlé d'appréhension.

Oui, Jean-Pierre, je te revois, comme si c'était hier : tel le Petit Prince de SAINT-EXUPERY débarquant de sa minuscule planète, les mèches blondes encadrant ton fin visage juvénile, les yeux pétillants et vifs, la sveltesse de ta silhouette et ton sourire hésitant et timide. Tu n'as trouvé là ni rose ni animal à apprivoiser et personne n'est parvenu à t'apprivoiser, toi.

Quand tu es entré dans la classe, nos regards se sont croisés et c'est moi qui ai finalement détourné les yeux devant la franchise, les interrogations insistantes et l'inquiétude que je lisais dans ton regard. J'ai préféré regarder les autres, ceux qui étaient là depuis quelque temps et qui avaient perdu leurs illusions, avec leur regard volontairement résigné et faussement soumis. Ceux là me rassuraient car ils ne semblaient plus me, ni se, poser de questions.

Peut-être à ce moment là ai-je pensé que tu serais bientôt comme eux, ces nouveaux camarades de classe : ce ne sont pas de méchants garçons, mais la vie leur a déjà enseigné à cacher leurs sentiments, à

retenir leurs impulsions. Ils en ont appris des choses, en quelques années passées dans l'établissement, plus que beaucoup au long de toute une existence.

Ils y étaient venus pour y apprendre les règles de la vie en société et un métier, hélas, ils y ont surtout appris la méfiance, la cruauté et la haine.

Et pourtant, souvent en arrivant, ils ne connaissaient que l'affection ou l'indifférence ; la société et la vie en collectivité, pour ne pas employer le mot de captivité, leur a inculqué la haine, une haine profonde et tenace, la haine à fleur de peau : haine de l'Institution, des institutions, parfois de la famille et hélas parfois d'eux-mêmes.

C'est cela qu'ils retiennent des quelques années passées dans cet internat fermé que l'on n'ose, désormais, plus appeler maison de redressement mais que l'on dénomme pudiquement et hypocritement centre d'éducation ou de formation professionnelle pour adolescents.

Les juges des enfants ou les services de la Direction Départementale de L'Aide Sociale à l'Enfance y placent les enfants et adolescents que l'on pense être en danger (en danger pour qui ? pour eux-mêmes ou pour la société), les jeunes ayant commis quelques délits ou ayant simplement des problèmes familiaux,

Un établissement pour adolescents égarés dans ce monde, sorte de melting pot pour paumés, pour handicapés sociaux, comme on les appelle maintenant. Il ne peut jamais y avoir d'erreur de placement, car si

des enfants ne sont pas inadaptés en y entrant, il est presque certain qu'ils le deviendront en quelques mois, donnant ainsi, à posteriori, raison aux représentants de l'institution qui ont décidé leur placement, tracé leur destin.

On les appellera alors « inadaptés », « incasables » ou « borderline », comme si le fait de leur mettre une étiquette, comme une appellation contrôlée, rassurait et réglait, une fois pour toutes, leurs problèmes.

C'est dans cet établissement que j'enseignais le Français depuis une dizaine d'années déjà. Peut-être étais-je devenu moi aussi un des rouages de cette machine qui a pour vocation de réparer les injustices du destin ou de la société, mais qui, bien souvent broie plus qu'elle ne guérit.

J'y étais pourtant arrivé, enseignant débutant, sortant de l'école normale d'instituteur et, cruel parallélisme avec les adolescents dont j'avais la charge, rempli d'enthousiasme et d'illusions. Pauvre Don Quichotte de l'Education Nationale, je rêvais de gosses en danger, remis dans le droit chemin, de travail en équipe, de projets pédagogiques révolutionnaires...

Que reste-t-il de tout cela ? Je me suis retrouvé seul dans des classes surchargées, face à des adolescents souvent hostiles, captifs rêvant d'un autre monde, d'un monde de familles réunies, de liberté inconditionnelle. Ils m'ont appris la rigueur, la sévérité et le réalisme, ils m'ont communiqué leur méfiance et leur perpétuelle insatisfaction.

Ce jour de rentrée là, donc, tu es arrivé pendant un premier cours de Français, je ne me souviens pas du sujet de la leçon, mais je t'ai donné une forme de test écrit que je donnais souvent à cette époque aux nouveaux arrivants ; je t'ai installé devant une feuille blanche, je t'ai fourni un crayon et je ne t'ai posé qu'une seule question : « qui êtes-vous ? ».

Tu m'as regardé, interloqué, comme si la question te paraissait insolite, j'ai souri pour te mettre à l'aise et en réponse, tu as souri également. C'était un vrai, un franc sourire, comme je n'en voyais que trop rarement.

Tu es resté plusieurs minutes, les yeux dans le vague, comme perdu dans le passé, sans écrire un seul mot mais en réfléchissant profondément en mâchant de temps en temps ton crayon. Soudain tu t'es mis au travail sans lever la tête. Durant environ trente minutes, tu as silencieusement et consciencieusement noirci le papier sans regarder autour de toi.

J'ai égaré depuis longtemps la feuille que tu m'as rendue, mais quelques mois plus tard, tu m'as demandé un cahier, celui que j'ai retrouvé, depuis, jauni par le temps, au fond d'une armoire et dans lequel tu as consigné soigneusement les souvenirs des quelques années que tu as vécues.

Ce n'est cependant, qu'une ou deux années après ton arrivée que tu as probablement commencé la rédaction de ces mémoires, car le style de la rédaction est différent, moins puéril, le vocabulaire plus riche

que celui des quelques lignes que tu m'avais rendues ce jour là.

Dans quel but as-tu écrit le roman de ta pauvre vie, je ne le saurai jamais, tu ne me l'as jamais avoué. J'ai lu attentivement cette dramatique autobiographie et je ne pense pas te trahir en la publiant.

Pardonne-moi cependant d'avoir corrigé tes fautes, d'avoir changé quelques mots incorrects ou impubliables, rectifié des tournures de phrases maladroitement, c'est un vieux réflexe professionnel de ton incorrigible professeur de Français.

J'ai cependant laissé quelques inélégances comme les répétitions et ce passé simple dont l'apprentissage nous avait coûté tellement d'efforts et que tu as probablement tenu à rentabiliser. J'ai également parfois gardé la verdeur de ton langage ou de celui de tes condisciples.

Je voudrais que cette malheureuse autobiographie, ces mémoires d'outre tombe, servent à tous les gosses d'aujourd'hui qui sont dans une situation proche de la tienne et à tous ceux qui les encadrent ou les côtoient. Ces adolescents avec lesquels j'ai travaillé, durant dix-huit années scolaires, qui sont maintenant devenus des hommes mais qui viennent encore aujourd'hui souvent hanter ma mémoire.

Je me souviens également de quelques paroles de la chanson que tu avais composée et que tu accompagnais avec ta guitare, un soir que j'étais resté à une de ces fêtes traditionnelles, à la chaleur humaine

artificielle, qui émaillaient régulièrement la vie de l'établissement. Elles étaient organisées pour fêter les anniversaires que l'on regroupait par trimestre. Ces chants, ces cris ces rires, étaient mis en scène et orchestrés comme pour une émission à la télévision.

Il me semble te revoir encore, solitaire malgré les quelques adolescents qui t'entouraient, assis sur les marches d'un escalier, pinçant, probablement au hasard, les cordes d'une guitare sans les regarder. J'avais feint de m'absorber dans la lecture d'un panneau d'affichage qui se trouvait à quelques mètres de toi et je t'avais écouté. De toutes façons, tu ne te souciais guère de moi, ni de personne d'ailleurs.

En quelques paroles rythmées par des accords parfois discordants, tu clamais ta révolte, ton incompréhension. Je n'ai retenu qu'un peu plus que les deux premiers couplets et le refrain :

« Est-ce ma faute à moi
Si dans vos immeubles en béton
Les murs sont en carton
Et que je vous dérange
Quand je chante mon cafard
Après dix heures du soir
En pinçant ma guitare
C'est pas ma faute à moi...
C'est pas ma faute à moi.

Est-ce ma faute à moi
Si vous m'interdisez
Dans vos villes polluées
De fumer autre chose
Que l'oxyde de carbone

C'est pas ma faute à moi...
C'est pas ma faute à moi. »

Non, ce n'était pas ta faute, mais à quoi bon maintenant rechercher des responsabilités, ce n'est pas ici mon propos. Pour toi, il est trop tard, mais pourra t'on un jour faire quelque chose pour les autres, ces milliers d'enfants ou d'adolescents que l'on place dans des établissements semblables au nôtre, pavés de bonnes intentions, ces internats qui créent plus souvent l'inadaptation qu'ils ne la soignent ?

Que peut-on imaginer pour ces adolescents, hors la loi, que l'on isole de la société dans des maisons où, ne règne souvent que la Loi du plus fort, pour paraît-il mieux les y intégrer. Se posera t'on un jour la question de savoir pourquoi, on les y place, pour les éduquer et les protéger, ou les mettre à l'écart pendant quelque temps et ainsi protéger les autres.

Au moment où la violence dans les banlieues se banalise, et ainsi s'amplifie, on évoque à nouveau la multiplication de centres éducatifs fermés.

Beaucoup de nos enfants veulent simplement trouver une place, pas simplement un emploi, une place dans notre monde. Ils ne comprennent pas cette

société, emmurée dans ses certitudes, hyper médiatisée qui privilégie le faire savoir aux dépens du savoir faire, où le savoir parler est plus important que le savoir écouter, (il suffit de regarder les débats politiques). Ne soyons pas surpris s'ils font tout, à leur manière, pour que nous les entendions. Moins les adultes sauront les entendre et plus ils parleront fort.

Malgré l'expérience du passé, et le coût exorbitant de telles mesures, (jusqu'à plus d'un millier d'euros par jour et par jeune, uniquement pour le fonctionnement d'un tel établissement) va-t-on remettre au goût du jour les maisons de redressement ?

Notre société est malade, elle fait une grave dépression. Quand on soigne un malade qui déprime uniquement avec des médicaments sans rechercher la cause de son état et envisager son avenir, on est condamné à sans cesse augmenter la dose... Jusque quand ? C'est ce qui se passe aujourd'hui avec notre jeunesse. Que va-t-on imaginer dans quelques années ?

Chapitre 1

Avant de donner la parole à Jean-Pierre, je crois qu'il est important d'expliquer les motivations qui m'ont poussé à travailler dans ce type d'établissement et les difficultés auxquelles y sont confrontés les enseignants et les éducateurs. Pour cela, il faut que je remonte à mon enfance.

Je n'ai pas eu une enfance malheureuse et je ne veux, en aucun cas, m'apitoyer sur mon sort. Malgré tous les aléas de la vie, je pense avoir eu beaucoup plus de chance que les gamins dont j'ai croisé la route tout au long de ma carrière professionnelle. Je pense, pourtant avoir trouvé souvent des moments de bonheur que la plupart d'entre eux n'ont jamais trouvés.

Orphelin de mère à deux ans, de père à quinze ans, j'avais eu une scolarité chaotique. Elevé, avec beaucoup d'affection par ma grand-mère, j'étais un bon élève jusqu'à la maladie de mon père. J'ai totalement perdu pied à ce moment là. Il est vrai qu'il

est très dur pour un garçon de quatorze ans de voir un père, que l'on aime et admire, mourir à petit feu, perdre petit à petit la motricité et la parole. Cette lente et inexorable déchéance a duré deux ans, deux longues années de mon adolescence dont je dois encore actuellement garder des séquelles.

Au moment de la maladie de mon père (une tumeur au cerveau), comme je devenais un adolescent difficile, j'ai donc été mis en internat au lycée de B. dans le Pas de Calais. Malgré les années écoulées, le simple fait d'écrire ou de prononcer le nom de cette ville, au demeurant très jolie, célèbre pour son beffroi, me fait frissonner encore aujourd'hui.

Dans ma mémoire, le Lycée reste un établissement sinistre, avec un règlement digne du dix-neuvième siècle : blouse obligatoire pour les internes avec obligation d'alterner les couleurs (grise et bleue), pas de filles, la mixité n'étant pas encore de mise dans les établissements scolaires, particulièrement les internats.

Les dortoirs étaient immenses, quatre-vingts lits avec environ cinquante centimètres entre chacun d'eux. Dans la salle de bains, les lavabos (si l'on peut appeler ces grandes cuvettes blanches des lavabos), étaient alignés sur deux rangées. La salle de douche était traversée par un grand tuyau de cuivre sur lequel étaient fixée une vingtaine de pommeaux. A cette époque on ne se souciait guère ni de la pudeur ni de l'intimité des pensionnaires.

Je ne supportais pas non plus les promenades du

jeudi, deux par, en rangs serrés sans autre but que de passer le temps entre deux études silencieuses. Heureusement (particulièrement pour les passants), on ne nous faisait pas pousser la chansonnette. Une table de ping-pong pour deux cents, la seule distraction (vue l'ambiance qui y régnait, le mot distraction ressemble à une boutade, mais je n'avais pas du tout envie de me distraire, surtout pas de cette façon là. J'étais dans un autre monde, sur une autre planète. C'est à cette époque que j'ai su ce que ce signifiait réellement l'expression : être paumé.

J'ai erré, souvent sans cartable, dans les couloirs gris et blancs durant une année scolaire, cherchant désespérément une salle de cours dont je ne parvenais jamais à me rappeler ni le numéro ni même l'étage.

Je passais pour un déficient intellectuel, supportant, sans, broncher les brimades et les moqueries de mes condisciples mais aussi, c'est le plus grave de la plupart de beaucoup de mes professeurs qui régulièrement, sans chercher à comprendre, m'expulsaient de leurs cours. Il est vrai, que souvent, le travail n'était pas fait, les cahiers étaient perdus et les livres oubliés.

J'étais très souvent mis en retenue, ce n'était pas très important : je n'avais guère envie de rentrer chez moi, je ne partais donc en week-end qu'une fois toutes les deux semaines pour retrouver une petite bande de garnements dont les principales activités consistaient en des bagarres et des jeux idiots au milieu des corons. Ainsi, nous passions nos samedis

après-midi à rechercher et à provoquer les bandes d'adolescents aussi désœuvrés que nous l'étions.

J'ai connu la loi de la rue avec ses règles, ses règlements de compte et ses batailles rangées au cours desquelles j'ai appris à me battre et à taire mes souffrances. Je ne me souviens pas d'avoir commis d'actes réellement délictueux, mais tout cela a forgé mon caractère et m'a été très utile plus tard, dans ma carrière professionnelle.

Les lundis matin, le retour à l'internat devenait chaque semaine plus difficile et problématique. A tel point, que, supportant de moins en moins cet internement (j'emploie ce terme volontairement), au printemps, je me suis inventé une maladie, simulant des troubles de l'équilibre et des douleurs dans l'oreille interne. Les médecins ont diagnostiqué une labyrinthite, ce qui m'a valu une hospitalisation de quelques jours.

Je me trouvais bien à l'hôpital, là, on m'écoutait et on prenait enfin soin de moi. J'ai, heureusement, évité de justesse les mèches dans l'oreille. Les « bonnes choses » ayant une fin et la supercherie ayant été découverte, il a bien fallu que je sorte de l'hôpital au bout de quelques jours.

J'ai donc repris, sans enthousiasme et avec résignation le chemin du Lycée. Je ne me souviens ni du nom ni du visage d'aucun de mes professeurs. Seul un des surveillants généraux m'avait pris sous sa protection et avait souvent adouci ces moments de captivité.